

Une altérité en acte : grandeurs et limites de l'accompagnement

Mireille Cifali

Les pédagogies de l'accompagnement, ouvrage collectif

CREFAD documents – 2015

Pages 19 à 48

Pourquoi cet article ?

Je suis orientée vers les travaux de Mireille Cifali qui parlent des « métiers de la relation » lors d'une discussion sur mon sujet de recherche. On m'indique un article dans *Les pédagogies de l'accompagnement* que je m'empresse d'emprunter parce que je ne sais plus quoi lire.

À ce moment-là, je formule ma question de recherche ainsi : l'exigence, l'autorisation, la responsabilité dans le travail des pratiques relationnelles.

Quelques mots sur l'autrice

Historienne, docteure en sciences de l'éducation, psychanalyste, elle enseigne les dimensions intersubjectives de l'acte professionnel. Partant d'une démarche clinique, elle travaille sur la construction des connaissances à partir des situations singulières où un professionnel est impliqué. Elle s'intéresse particulièrement à la fonction de l'écriture dans la transmission de l'expérience. (FPSE – Université de Genève)

Le propos

Dans cet article, Mireille Cifali présente ce que comprend pour elle l'accompagnement en utilisant la notion de démarche clinique, notion qui lui est plus familière dans sa pratique professionnelle. La première partie de l'article présente donc les différents éléments qui composent cette démarche clinique. Pour penser la démarche clinique, il faut parler :

- de présence
- d'intérêt
- de confiance
- de dépendance et de fiabilité
- de souci de l'ensemble
- d'explications et de limites
- de quel autre ?
- d'implication
- de rapport au savoir
- de posture

Il s'agit ensuite de faire le lien avec la notion d'accompagnement et de ses intentions pour enfin s'attacher à observer les risques, limites et pièges de la posture. Ce « négatif du positif et le positif du négatif » serait :

- Le risque d'une délégation
- Un respect inhibiteur
- Les pièges d'un « être bien ensemble » (obligés d'être bons et (in)culture du conflit)
- L'envers de l'endroit

Dans le détail

Mireille Cifali décrit chacun des éléments qui composent la démarche clinique (présence, intérêt, confiance, etc.). Par exemple :

> Confiance

« *Ce n'est pas de la suffisance, ce n'est pas la croyance qu'on ne peut plus se tromper. Non, au contraire, c'est la certitude qu'on peut échouer, mais cela n'angoisse plus, cela impose seulement une vigilance.* »

> Dépendance et fiabilité

« *L'autre dépend de nous, il est lié à nous par de l'angoisse, par une impossibilité pour lui de faire seul certains gestes.* »

> Quel autre ?

« *Quand on croit avoir raison tout seul, on ne peut aller très loin. On a peut-être raison mais dans une situation intersubjective on est obligé d'avoir raison au moins à deux. Ceci veut dire que nous devons parfois changer notre vision et évoluer avec celle de l'autre.* »

Je lis beaucoup d'échos entre cette démarche clinique et ma façon d'être à mes ami·es, mes proches. Ces gens qui sont là pour moi, dans les moments où ça ne va pas, qui m'aident à dépasser ce qui me fait obstacle. Et inversement, pour qui je tente d'être présente, digne de confiance, fiable, qui m'intéressent. Ce lien, ténu, Mireille Cifali le faisait déjà elle-même dans son introduction : « *Je suis humainement là quand quelqu'un de proche ou de moins proche se trouve sur ma route et que, devant traverser une épreuve, il requiert ma présence pour que le passage se fasse sans entraîner trop de destructivité.* ».

L'accompagnement serait cependant quelque peu différent de cette démarche clinique, qui évoquerait une « prise en charge », là où il y aurait plutôt l'idée d'être disponible à l'autre, de lui permettre de « compter sur ». « *Accompagner signifierait que l'on a intégré le fait que l'on ne peut pas agir et décider à la place de quelqu'un, que dans certains registres de la vie on ne peut pas contraindre, et qu'il faut "aller avec", dans le mouvement imprimé par un autre.* ».

Il s'agirait donc de teinter les relations intersubjectives de ces attentions (sans intention ?) propres à l'accompagnement.

Mireille Cifali voudrait cependant ajouter quelques vigilances à adopter dans ces attentions.

> Un respect inhibiteur

« *Nous sommes parvenus à un tel respect de l'autre que l'on n'ose presque plus y toucher. "Respecte-moi" devient : "Prends-moi comme je suis", "ne me demande rien", "ne me bouscule pas", "laisse-moi où je suis avec ceux qui me ressemblent", "aime-moi comme je suis". "Tu me dois le respect" semble pour finir signifier : "je suis suffisant et ma rencontre avec toi ne changera rien à ce que je suis."* »

Ainsi, la bousculade serait nécessaire. Tout autant que de la penser.

« *Par quoi se différencie la rencontre qui nous tire hors de nous-même et celle qui nous laisse là où nous sommes ?* »

Question que je pourrais me poser ainsi : à quel moment je bouscule mes ami·es ? Et surtout pourquoi ?

> Les pièges d'un "être bien ensemble"

Travailler avec d'autres serait tellement complexe qu'on en viendrait à souhaiter ne travailler qu'avec nos semblables, dans quelque chose d'assez serein, calme, sans bousculade.

« Alors on rêve de ne travailler que sur demande, qu'on nous choisisse parce qu'on est d'accord avec nous et qu'ainsi nous puissions sans tension travailler ensemble. »

Quitte à faire passer le "être bien ensemble" avant le "travailler ensemble" ?

Quitte à adopter le cadre, comme le suggère la clairvoyance de Robert Ebguy dans la lecture de *curriculum vitae*¹ ? Séduire avant tout ? Vendre qu'on est bon pour éviter d'avoir à être bon ?

« Accompagner, ne serait-ce pas encore une de nos ruses pour ne pas nous sentir mauvais face à l'autre, pour éviter l'affrontement, pour esquiver la contrainte ? »

Quels risques à se sentir mauvais face à l'autre ? Quelles fuites dans l'exigence ?

« on tente de fuir tout mauvais pour n'être jamais à cette place, mais pour l'autre, ce "trop bon" peut devenir mauvais. »

« Accompagner pour moi dans ce contexte, c'est encore une manière possible d'éviter que l'on s'affronte, que l'on entre en conflit, non pour détruire l'autre, mais lui poser des limites, qui permettent qu'un espace de pensée puisse advenir, un échange se tenir. »

« Cet instant où nous avons opéré la bascule, où on s'est tiré de ce qui nous paraissait mauvais pour trouver ce qui nous paraît juste, cet instant de soulagement et même de joie ne nous préserve pas de la suite. Nous ne pouvons pas nous en tenir là. Ce n'est pas fini, ce n'est jamais fini. »

Cela appelle à regarder dialectiquement le pas-souhaitable que les échanges qui nous paraissent satisfaisants provoquent.

« La relation à l'autre lorsqu'il s'agit de grandir et d'évoluer, ne peut être exempte d'affrontement, de combat et d'éclat. Dès lors nous ne pouvons échapper ni à l'écoute ni au conflit, ni à la question lancinante du quand sommes-nous bénéfiques et quand ne le sommes-nous plus ? »

Est-ce que les relations amicales s'agissent de grandir ou d'évoluer ?

Ce que ça me laisse

Je note cette phrase : « N'est-ce pas encore trop me centrer sur ce qui se passe pour un professionnel alors que c'est l'ensemble du dispositif et de la rencontre qui est signifiante ? » dans laquelle je vois pointer la responsabilité. Je pense à ce sentiment de fierté qui envahit quand cet ami, qui vient de déverser deux heures de larmes, semble sortir de nos échanges plus léger et confiant. Comme il est facile et satisfaisant à ce moment-là de s'en attribuer le crédit.

Mais globalement je me demande qui de l'œuf ou de la poule ; sont-ce les relations humaines et amicales qui empruntent à la psychanalyse pour se connaître, se reconnaître et s'accompagner, ou bien serait-ce la psychanalyse qui serait née de pratiques sociales pour se constituer en savoir expertisé, pris des mains de celles et ceux qui font pour se situer à l'écart dans des mains qui se sont expertisées ?

Ou bien est-ce un déplacement des enjeux, s'occuper d'autres pour éviter de s'occuper de soi ? Qu'est-ce qu'on mêle, de quoi on se mêle ?

Qu'est-ce que « les pratiques relationnelles » dans mon thème de recherche cachent que je ne veux regarder ?

1 En annexe, extrait de *Je hais le développement personnel !*, Robert Ebguy

Annexe

« Dans chaque *curriculum vitae* aujourd’hui, on peut lire en filigrane :

“Faites-moi une place, acceptez-moi au sein du troupeau, marquez-moi de signes, certifiez-moi, agréez-moi, donnez-moi une tribu, un clan, dites-moi le bon sens commun en vigueur chez vous, votre personnalité collective sera la mienne. J’échangerai de la soumission contre un paternalisme protecteur, donnez-moi les forces de votre groupe, travaillons ensemble à me rendre plus adaptable. Aidez-moi à avoir tout juste selon vos critères, aidez-moi à peser le pour et le contre, clarifiez-moi les règles du jeu, indiquez-moi le juste comportement, je me fais fort de m’occuper de ma propre psychologie, laissez-moi une chance de me remodeler, de me fondre dans le moule, dites-moi ce qu’on attend de moi.” »

Robert Ebguay, *Je hais le développement personnel !*, éd. Eyrolles, 2008, p. 66-67